

LE SECRET D'UNE TOMBE

QUATRIÈME PARTIE LA JOLIE DENTELIÈRE

C'était un délicieux tableau que le père Lebrun avait sous les yeux, et c'était avec une émotion profonde qu'il contemplait Georgette, tenant dans ses bras les deux enfants. Ah ! s'il eût encore douté du bonheur de son fils auprès de Georgette, comme il eût été pleinement rassuré par ce touchant spectacle qu'il avait sous les yeux !

La pauvre paralytique manquait à la réunion mais son nom revenait sans cesse sur les lèvres de la jeune fille.

— Nous irons la voir, n'est-ce pas, Paul ? dit-elle à son fiancé.

— Certainement, et plus d'une fois.

Naturellement, on parla de Reboul.

— Le malheureux est à plaindre, dit M. Delmas, il a eu une attaque qui lui a paralysé la langue et a atrophié le peu d'intelligence qui lui restait. Son odieuse servante l'accable d'injures et le brutalise. L'auberge du "Faisan doré" n'en a plus pour longtemps avant de passer en d'autres mains.

Georgette ne pouvait oublier qu'avant de s'abrutir par la boisson, Célestin Reboul avait été bon pour elle.

— Je le plains de tout mon cœur, dit-elle.

Mais on passa bien vite de ce pénible sujet à un autre.

On parla de l'avenir. Paul s'intéressait aux deux enfants. Un jour, sans doute, Henri viendrait à Paris pour y faire son éducation ; il y aurait des amis qui remplaceraient auprès de lui son père et sa mère.

L'après-midi se passa rapidement, et quand vint pour M. Delmas et ses enfants l'heure de regagner la gare d'Orléans, on se sépara en se disant :

— A bientôt !

Georgette venait assez souvent chez le sculpteur sur bois ; elle comprenait ce que sa situation avait de délicat entre les deux époux, et sentait qu'il y avait des susceptibilités ombrageuses à ménager. Elle s'acquittait de cette tâche difficile avec tact. Gracieuse et affectueuse auprès de Léonie, elle l'était également avec le père de Paul ; aussi tous deux la chérissaient.

Jamais, par exemple, le sculpteur ne prononçait le nom de sa femme ; avec la même réserve, la marchande à la toilette ne questionnait jamais la jeune fille sur ses entrevues avec son mari.

Quelquefois, Lebrun accompagnait son fils et Georgette dans leurs promenades.

Un dimanche matin, Paul vint prendre sa fiancée et ils rejoignirent le sculpteur sur bois, qui les attendait dans la loge de Mme Michel.

Le vieillard avait décidé que ce jour-là, avant la promenade, ils déjeuneraient tous trois dans un restaurant.

Après avoir déjeuné, ils suivirent le boulevard des Batignolles et arrivèrent devant le parc Monceau, où ils entrèrent.

On était aux premiers jours de décembre ; malgré cela, la température était douce ; le givre dont les arbres étaient blancs le matin, s'était fondu sous les rayons tièdes d'un beau soleil, et l'on se serait cru plutôt au commencement du printemps qu'aux jours tristes de l'hiver.

Le beau jardin ensoleillé était encore égayé par les cris des enfants, qui s'y débattaient joyeusement, les uns jouant aux " quatre coins ", à la " barre ", à " saute-mouton " ; d'autres couraient en se poursuivant à travers les allées.

Les promeneurs étaient assez nombreux, et beaucoup se reposaient, assis sur les bancs.

Paul et Georgette étaient ravis. Que leur importaient les arbres sans feuillage ? Est-ce que pour eux la nature n'avait pas un aspect en harmonie avec leurs sensations, la joie qu'ils éprouvaient d'être ensemble ?

Soudain, Paul s'arrêta au milieu des réflexions que lui inspirait une des belles statues qui décoraient ce jardin aristocratique. Il venait d'apercevoir Emilienne Lormont et Mme Marlinet se dirigeant de leur côté.

— Ma chère Georgette, dit-il, mon père et moi connaissons cette charmante jeune fille qui s'avance vers nous ; peut-être s'établira-t-il un jour entre vous des relations d'amitié ; je vais vous présenter l'une à l'autre.

— Oh ! qu'elle est jolie ! murmura Georgette.

Paul, son chapeau à la main, salua Emilienne et Mme Marlinet.

— Mademoiselle Lormont, dit-il, permettez-moi de me féliciter de l'heureux hasard qui me permet de vous présenter mes hommages ; il

y a bien longtemps que mon père et moi n'avons eu le plaisir de vous voir. . . .

— C'est vrai, messieurs, répondit Emilienne, je vais si rarement à Passy !

— Comme mon fils et moi, dit le sculpteur sur bois, vous travaillez toujours beaucoup, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, beaucoup ; mais je n'aurais à me plaindre que si l'ouvrage me manquait.

Les deux jeunes filles s'observaient curieusement et, déjà, se sentaient attirées l'une vers l'autre sous l'influence d'un courant sympathique.

— Mademoiselle Lormont, reprit le jeune artiste, permettez-moi de vous présenter Mlle Georgette, qui bientôt, je l'espère, s'appellera Mme Paul Lebrun.

Emilienne eut un délicieux sourire, présentant sa petite main gantée à Georgette :

— Mademoiselle, dit-elle, je vous félicite sincèrement ; il ne m'appartient pas de vous faire l'éloge de votre fiancé en répétant ici tout le bien que j'ai souvent entendu dire de lui ; mais je suis bien sûre qu'auprès de M. Paul Lebrun et de son excellent père, que je connais depuis longtemps vous serez heureuse parmi les plus heureuses.

— Je vous remercie, mademoiselle, répondit Georgette très émue ; je n'oublierai jamais vos bonnes paroles, je les garderai précieusement dans mon cœur. Je ne sais ce que j'éprouve en ce moment, mais si j'osais vous demander. . . .

— Dites, mademoiselle.

— Eh bien, permettez-moi de vous embrasser.

— Oh ! de tout mon cœur !

Et les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Bien, très bien ! approuva le sculpteur.

Paul souriait, en même temps que des larmes lui venaient aux yeux. Il pensait à Lucien et se rappelait ce que son ami lui avait dit la veille de son départ.

— Quelle jolie lettre je vais avoir à lui écrire demain ! murmura-t-il.

On se remit à marcher lentement dans une allée étroite et solitaire ; Emilienne et Georgette, ouvrant la marche, causaient ensemble comme si elles se connaissaient depuis longtemps.

— M. Lebrun a de la fortune, disait Georgette, et Paul a un grand talent, qui lui promet un brillant avenir ; moi je suis pauvre, sans famille. . . .

— Sans famille ! répéta Emilienne.

— Hélas ! oui, je n'ai jamais connu ni ma mère, ni mon père.

— Ah ! fit Emilienne qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— Je suis une pauvre abandonnée. . . .

Un soupir de la jolie dentelière punctua ces paroles.

— Malgré cela, continua Georgette, Paul m'a aimée et son père a consenti à notre mariage ; ils m'élèvent jusqu'à eux ; aussi quelle reconnaissance je leur dois et comme je les aime ! Mais est-ce assez de leur donner tout mon dévouement et toute ma tendresse ? Je voudrais être parfaite pour être plus digne de Paul.

— Je devine en vous toutes les qualités du cœur, mademoiselle Georgette, et M. Paul Lebrun ne saurait vous demander davantage. Georgette secoua la tête.

— Oh ! je vois bien ce qui me manque, allez, répliqua-t-elle, et je le sens mieux aujourd'hui que jamais.

— Pourquoi mieux aujourd'hui ?

— Pourquoi ? Je n'hésite pas à vous le dire mademoiselle : parce que je me compare à vous.

— Mais je n'ai rien de plus que vous !

— Si, si, vous êtes bien supérieure à moi.

— Oh ! ne dites pas cela !

— Ecoutez, mademoiselle : nous sommes à peu près du même âge, et cependant j'éprouve devant vous une sorte de timidité respectueuse. Il y a dans votre voix, dans l'expression de votre physionomie et de votre regard quelque chose que je ne saurais définir et qui m'impose. Voyez ces dames devant nous.

— Eh bien ?

— Elles sont richement mises, et pourtant elles n'ont point cette grande distinction que je me plais à admirer en vous.

— Vous me voyez autrement que je ne suis, mademoiselle Georgette.

— Non, non !